

Alors que nous sommes en haute altitude depuis déjà plusieurs semaines, je suis frappée pour la première fois par le si redouté mal des montagnes. Nous sommes à l'arrêt forcé à Catac, une petite bourgade dans le nord du Pérou. La région, tant prisée par les alpinistes et randonneurs du monde entier est peu adaptée au voyage à vélo mais cela n'a pas encore eu raison de notre motivation. Pendant que je me repose, Bobby, toujours plein d'énergie, glane des informations pour la suite de notre périple. Nous souhaitons traverser le Parc National Huascarán d'ouest en est. Cela représente seulement 60 km. Nous avons déjà parcouru des régions isolées en autonomie plusieurs jours durant, mais cette fois la très haute altitude, la saison des pluies avec ses fréquents orages et mon état de santé nous font redoubler de précautions avant de nous lancer. Les touristes qui s'aventurent dans cette partie du parc sont acheminés en mini-bus jusqu'au glacier Pastoruri à 28 km de Catac, profitent du panorama à 5 200 mètres d'altitude et font demi-tour en direction de Catac puis Huaraz. Cette première partie de l'aventure représente 1 200 mètres de dénivelé positif, sur un chemin non-asphalté mais praticable. C'est déjà un gros défi pour nous qui voyageons en tandem semi-couché, moins performant qu'un vélo classique en montée, avec 45kg de chargement. Nos doutes portent principalement sur le second tronçon qui n'est pas ouvert à la circulation mais apparaît sur notre indétrônable GPS gratuit ! Nous n'avons aucune idée du dénivelé, de la présence d'eau pour le ravitaillement, de l'état du chemin... A Catac nous interrogeons les habitants. Les témoignages se contredisent et nous ne trouvons pas d'informations sur internet. Après 3 jours de repos, je me sens ragaillardie mais j'ai perdu confiance en mes capacités physiques. J'ai peur d'avoir été affaiblie par ma diète, de retomber malade au milieu de nulle part et envisage de changer l'itinéraire. Bobby est déçu. C'est justement pour vivre le dépassement de soi et être en immersion totale dans la nature que nous avons choisi de voyager en Amérique du Sud. Il parvient à me convaincre sans grande difficulté ! Le matin du départ, il pleut. Nous sommes apparemment plus motivés que jamais puisque nous enfourchons sans hésiter notre fidèle destrier, impatients de vivre cette aventure ! Nous savourons les quelques kilomètres de route asphaltée qui nous mène à l'entrée du parc. Puis le chemin devient gadoueux, graveleux, traversé par des cours d'eau. Nous sommes surpris par les marécages qui nous entourent. Heureusement la vue sur le pic

enneigé qui s'offre à nous est captivante. Quelques véhicules touristiques nous doublent et klaxonnent pour nous encourager. C'est très technique car le sol est jonché de trous. Cela requiert beaucoup de concentration. Nous nous relayons mais comme souvent c'est principalement " Bobby les gros bras" qui pilote. On ne se rend pas compte mais le vélo ça ne fait pas seulement mal au postérieur et aux jambes ! Nous nous offrons de nombreuses pauses pour récupérer et admirer le paysage. Nous découvrons une source d'eau gazeuse, observons des cactus géants, des peintures rupestres. Par contre, pas une âme qui vive. Même les animaux ont déserté ce milieu hostile. C'est assez déroutant... Les derniers kilomètres avant le premier lieu de bivouac sont interminables, nous sommes très essoufflés. Les rares mots que nous échangeons sont des encouragements. Nous arrivons tôt au point de contrôle du parc. Nous subissons le racket péruvien classique du préposé à l'arnaque touristique qui essaie de nous faire croire à une augmentation du droit d'entrée. Il nous met en garde sur des éboulements qui se seraient produits après le glacier et rendraient la circulation impossible aux véhicules. L'altitude doit certainement altérer nos capacités de jugement puisque nous en faisons fi. Nous armons rapidement la tente, ravis d'être un peu abrités car une averse de grêle très puissante nous talonnait de peu. La raréfaction de l'oxygène nuit au bon fonctionnement du réchaud. Je n'attends pas que Bobby parvienne à le mettre en route pour me délecter d'un succulent repas composé de pain, sauce tomate et thon. Nous nous réfugions "au chaud" dans la tente vers 17h.

Après une nuit bercée par les aboiements incessants des chiens du gardien, nous sommes sur le pied de guerre à 5h ! Nous mettons toutes les chances de notre côté pour sortir du parc dans l'après-midi, avant l'arrivée du mauvais temps. Nous faisons des pauses tous les 2 km. Nous affrontons une côte de plusieurs kilomètres aux virages en épingle, sans voir ce qui nous attend derrière. Nous mâchons de la coca. Bobby est très essoufflé par l'effort intense de la conduite. Nous atteignons le triste record de vitesse de 3,5 km/h. C'est très difficile psychologiquement. Je ne le laisse pas transparaître, mais je crains un abandon. Après 18km, nous atteignons les 4900 mètres d'altitude. Nous garons le tandem et grimpons sous la pluie près d'une heure jusqu'au glacier. Courbés par les douleurs physiques et le manque d'oxygène, nous mettons difficilement un pied devant l'autre. Le

paysage est heureusement spectaculaire. Bobby commence à avoir mal à la tête. Nous reprenons la route alors qu'il est plus de 15h et qu'il se met à neiger.

Une longue descente s'offre à nous. Quelle libération ! Nous prenons de la vitesse en slalomant entre les trous, le vent et la neige cinglant nos visages. Nous manquons de nous enliser à plusieurs reprises. Je ne maîtrise rien à mon poste, à l'avant (pas de frein ni de guidon) et ne peux m'en remettre qu'à la toute confiance que j'ai en mon partenaire. La fatigue, la peur que l'état de santé de Bobby ne se dégrade à cause de l'altitude et la vue du précipice m'angoissent. J'éclate en sanglots. Nous faisons une courte pause. Bobby me rassure, il se sent déjà mieux et me promet d'aller moins vite. Malheureusement, alors qu'il est près de 17h, nous sommes au pied d'une terrible montée et calculons qu'il nous reste 15 km avant de retrouver une route asphaltée. L'espoir d'un dîner et d'une nuit au sec part en fumée. Nous n'avons presque plus d'eau et peu de nourriture mais n'avons d'autre choix que de chercher un endroit où passer la nuit. Nous sommes épuisés et démunis. Par chance, un bout de terrain plat nous permet de nous installer et le temps s'est éclairci. Un mince filet d'eau verdâtre s'écoule le long de la falaise. Filtre et pastilles purifiantes sont de sortie. Fidèles à notre organisation, je monte la tente pendant que Bobby cuisine. Cette fois le réchaud fonctionne et nous sommes ravis de pouvoir déguster un plat de nouilles ! Nous sommes à 4600 mètres d'altitude, soit 500 mètres de plus que la nuit précédente, c'est ce qui est préconisé. Il est important de respecter ces paliers d'acclimatation lorsque l'on voyage en haute altitude, surtout en faisant un effort physique. Le panorama qui se déploie sous nos yeux est grandiose. La montagne avec ses camaïeux de vert, gris, marron. Pas un mouvement, pas un bruit et bientôt la nuit noire. Dans la tente, je me laisse envahir par mon mental et je cède à la panique. Je sais que c'est irrationnel mais je peine à me remettre de mes émotions, de la fatigue de la journée et comme si ce n'était pas suffisant, j'angoisse d'avance en pensant à celle qui nous attend. J'ai peur des problèmes physiques ou techniques que nous pourrions rencontrer. Je me sens tellement isolée. Nous n'avons pas de réseau téléphonique et la route n'est pas praticable pour les véhicules. S'il nous arrivait quelque chose nous serions dans une situation critique. Mes jambes se mettent à trembler et je suis prise d'une crise de spasmophilie. Bobby s'inquiète un peu mais je tente de le rassurer en faisant croire à un mal de ventre passager... Je ne

veux pas lui communiquer mes angoisses. J'écoute une méditation guidée pour m'apaiser et nous trouvons le sommeil. Notre nuit sera ponctuée de longs épisodes d'insomnie. Merci l'altitude et son lot de réjouissances...

Au petit matin une épaisse couche de givre recouvre la tente et nos équipements. L'eau de la bouteille a gelé. Heureusement il a fait sec. Notre tente à l'armature cassée aurait difficilement supporté le poids de la neige. Nous savourons un succulent sorbet tomate-pâtes de la veille et plions bagage en vitesse, impatients de sortir du parc. De retour sur notre monture, plus motivés que jamais, nous moulinons dans la terre sablonneuse. Après 3 kilomètres d'ascension pénibles, nous découvrons avec stupeur un éboulement qui bloque totalement le chemin. Impossible de le contourner puisque nous sommes coincés entre la falaise et le précipice. Bobby me mandate pour aller chercher de l'eau dans le ruisseau que nous venons de traverser, prétextant qu'elle semble plus pure que celle que l'on a actuellement. Cela m'occupe et m'évite de paniquer. Pendant ce temps il étudie le terrain en gardant son casque sur la tête ! Cela limiterait les dégâts en cas de chute ! Il est tout excité par ce nouveau défi alors que je suis de plus en plus désemparée par ces épreuves. Nous dépouillons le tandem de ses sacoches et faisons de nombreux allers-retours pour franchir l'éboulement les bras chargés de notre matériel. Je ne regarde pas le moment fatidique où Bobby traverse avec le tandem à bouts de bras. Heureusement tout s'est bien passé mais nous avons perdu beaucoup de temps et d'énergie. Il est déjà 10h. Nous poursuivons et observons un superbe halo solaire. Cette vision surréaliste me fait suspecter une hallucination ! Nous sommes tellement épuisés et impactés par l'altitude que j'ai l'impression que la folie me guette ! Les têtes sont lourdes, les capacités de raisonnement sont altérées. De la montée, encore de la montée... De la neige. Une chute. Remonter en selle. Le souffle court. S'encourager. De la grêle... Au loin nous apercevons des vaches, puis des chevaux, une masure. Nous nous extirpons petit à petit de ce milieu hostile. La route apparaît en contrebas. Nous allons enfin sortir du parc. Quel soulagement ! Cette perspective et la descente finale nous donnent du baume au cœur. En regagnant l'asphalte, nous sommes ravis de regonfler les pneus de notre pauvre tandem qui a été mis à mal durant cette aventure mais a tenu le coup ! Nous n'avons jamais été si heureux d'entendre les péruviens crier « gringos » sur notre passage, les klaxons et les

chiens qui s'attaquent à nos mollets ! Nous rejoignons en fin d'après-midi le village de Huallanca, à 3500 mètres d'altitude. La sensation du cerveau qui décompresse dans la boîte crânienne, du sang qui circule plus facilement dans nos membres est appréciable. Nous trouvons un boui-boui et un toit pour le soir. Nous sommes heureux et soulagés d'avoir traversé ce parc et surmonté ces épreuves grâce à notre grande complicité et notre détermination.

10855 caractères